

que le diocèse de Montréal pleure encore et vénère à l'égal d'un saint, a multiplié les œuvres de charité, a élevé des édifices immenses dans un temps où la ville n'était ni aussi riche ni aussi peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui ; et maintenant ces mêmes œuvres constituent l'un des plus solides éléments de la prospérité de la métropole commerciale.

Suivant la remarque que me fit un jour un supérieur d'une communauté de Frères, en m'encourageant, quand une œuvre répond à un besoin réel, il faut employer les ressources à notre disposition, il faut prier et lutter contre les difficultés ; mais pour le reste, compter absolument sur la Providence ; elle en assure toujours l'accomplissement en dépit de n'importe quel obstacle.

Dans le cas présent, des ressources naturelles paraissent exister d'abord dans les revenus des terres qui seraient cultivées avec le concours des orphelins, ensuite dans l'aide qu'on serait en droit d'attendre du gouvernement.

En France, le gouvernement n'aide pas officiellement les orphelinats des Frères à cause de sa politique anti-religieuse, mais la Société des Agriculteurs de France, subventionnée par lui, affecte annuellement des sommes relativement considérables à leur soutien ; et je suis sûr que notre gouvernement local — qui sera toujours, espérons-le, patriotique et chrétien, quelque soit sa couleur — saura dans l'occasion aider des institutions si favorables au développement de l'agriculture et de la colonisation.

Ce plan de colonisation n'est pas une utopie, puisqu'il est semblable à celui qui est exécuté au Nord-Ouest par la compagnie du Pacifique et M. l'abbé Morin, avec l'avantage, en plus, qu'il viendrait en aide à des orphelins indigents, en ferait des hommes de bien et les empêcherait de faire la honte du nom canadien-français dans nos villes et dans les Etats de la république voisine.

Parce que ce contrôle des autorités sur la colonisation n'a pas été exercé plus tôt, des colons se sont enfoncés dans la forêt, avec un courage héroïque, il est vrai — et qu'on retrouve, hélas ! plus rarement de nos jours — portant bagages, poêle, etc., à de longues distances, sur leur dos, mais ont souffert pendant longtemps de l'isolement, ont enduré toutes sortes de privations, et par fois, se sont trouvés après le défrichement, avec des terres impropres à la culture. Puis quand ils formaient un petit groupe, quand les enfants avaient grandi, il fallait bien envoyer un missionnaire résident pour que le découragement ne les prit pas tous et que la jeunesse fut instruite.

Maintenant, pensais-je, où trouver les ressources pour commencer ces œuvres et, de plus, les faire subsister ? Il est vrai que cela paraît difficile au premier abord ; les questions d'argent ne sont pas les plus gaies ni les plus faciles à résoudre.

Un jour du printemps de l'année dernière, je fis confidence de mes pensées à Mgr le Coadjuteur. L'accueil leur fut favorable ; le principe des orphelinats agricoles, tel qu'exposé, paraissait bon à Monseigneur, qui promettait de l'étudier davantage et de faire tout en son pouvoir pour procurer l'exécution de ce qui serait jugé de nature à faire du bien à nos compatriotes.

Plus tard, au cours d'une visite à la Trappe d'Oka, je soumis ces projets au Rév. Père Abbé. Celui-ci a déclaré que des établissements de ce genre étaient le moyen le plus efficace et le plus pratique de faire progresser l'agriculture.

« En arrivant ici » dit-il « nous avons beaucoup prêché de paroles les cultivateurs de cette région, et ce fut sans résultat sensible. Mais depuis que nous